

VALÉRY MEYNADIER

plice, espèce de roseau tremblant, panneau indicateur du monde, un *Souvenez-Vous* ambulante, ahuri — sa façon à lui de dire : regardez-moi, j'existe.

Il était le Savant Aimant des tremblements.

— Tu penses à quoi ?

— À toi, répond Amandine. C'est la première fois depuis toutes ces années que je pense à toi.

Il ne voit plus rien ; se raser ne sera plus si dur, le dérapage n'aura pas lieu. La gorge en paix, il avale sa salive qui a le goût du bonheur. Brave maladie, mystique maladie, elle lui a ramené son Amandine.

Les rêves se souviennent de nous, Pierrick le sait maintenant.

# LA TRANSLATION DU POUVOIR

de

CHRISTIAN ZORKA

## I — INCIPIIT

Clypeum, des nodus aux articulations, erre parmi les éoliennes en poussant une brouette.

## 2 — LA CONSIGNE (1)

Soit l'homme en pantalon fuseau décrit ci-dessus. Et alors ? On sait qu'il est arrivé par la gauche, qu'il est originaire d'une ville située de l'autre côté de l'horizon. Cela va de soi. La ville n'est pas loin ; elle est à une distance stratégique. Le dénommé Clypeum erre donc sous un ciel gros de vents alizés, lesquels ne soufflent qu'à peine, mais qui n'en dominant pas moins les énormes moulins. Les pales, dont

on avait décrété qu'elles tourneraient au-dessus de sa tête, tournent effectivement au-dessus de sa tête. L'homme et la brouette n'avancent pas rapidement ; ils attendent le point du jour, postes comme c'était prévu, ils attendent le point du jour, l'ennemi, ou quelque chose d'approchant. Le champ où ils errent se trouve à la limite du pays, à quelques lieues seulement de la ville, là où l'on mange des tartes aux farlouses à longueur de journée, là où les choux-navets à collet rouge sont d'une belle couleur vive et de forme régulière, là où sans tache ni odeur de moisi les vieilles dames se promènent bras dessus, bras dessous, là où le gouverneur écrase des mégots sur le front dégarni des soldats à la retraite. Bref, là-bas, l'on s'amuse royalement et l'on a tendance à ne pas s'occuper de la gestion de la ville, aux mains des ombres. Clypeum, ce redoux à tête de pièce de monnaie, quitte la ville pour errer bel et bien dans un champ limitrophe, loin, mais pas trop loin, sous les pales blanches, indifférent aux petites haïes qui ne servent plus à rien, car les cultivateurs sont partis.

## 3 - LA CONSIGNE (II)

Mettre le cap sur un champ d'éoliennes, pousser une brouette exigent des antécédents. Le premier venu, qui connaîtra à coup sûr ce spécimen, connu et dont on veut se débarrasser, dira : il n'aime pas les charrués, il n'aime pas les bœufs, il n'aime pas qu'on lui adresse la parole, et puis le labourage ne fait pas son affaire. Enfant, il avait été terrorisé par une alouette qui l'avait conchié en volant au-dessus d'une

charrue. Il avait pris en grippe les gras pâturages. Le premier venu prétendra par ailleurs qu'il l'a entendu dire : « Là où il n'y a pas de bœufs, il n'y a pas d'alouettes », ce qui n'est pas tout à fait faux. Bref, un tombereau à traction humaine, qui plus est rempli de carottes, avait besoin d'un conducteur. On le justifie comme on peut. Il était advenu ceci : une borne jaune d'œuf munie d'un talkie-walkie s'était adressée à lui un jour qu'il rentrait du marché :

— Monsieur Clypeum Fanes.

— Oui.

— Êtes-vous des nôtres ?

— Oui.

Apparut alors un homme droit, un chapeau brunâtre affaissé sur le côté.

— Monsieur, on joue de la trompette, nos âcres étalons brandissent leurs sabots, les sénateurs et les sangliers piaffent d'impatience. L'ennemi s'approche. Il nous faut votre soutien, cher citoyen.

Clypeum, qui ignorait tout de la guerre, acquiesça, croqua dans sa bague, puis demanda des précisions à l'homme au chapeau brunâtre.

— Vous conduirez cette brouette remplie de carottes sur les plaines venteuses de l'Est. Vous poserez à chaque individu qui passe par là une seule question : « Êtes-vous des nôtres ? » et à ceux qui répondront mal, vous donnerez une carotte.

— Pourquoi ?

L'homme au chapeau brunâtre évita de lui répondre.

— Et aux autres, aux bons, rien. Vous vous contenterez de bavarder avec eux tout en leur interdisant de toucher

aux carottes. Le temps passera, ils finiront bien par s'en aller. Clypeum s'adossa contre la borne jaune.

— Votre instinct vous dira, reprit l'homme, à quel moment il conviendra de revenir dans la ville. Lors de votre retour, vous irez jusqu'au Palais des Dogues. Là, vous demanderez à la fripouille qui tient lieu de gardien à voir le maître des lieux pour lui livrer un compte-rendu. Vous serez largement récompensé.

Clypeum, qui d'ordinaire vendait des harengs séchés, ne pensa pas à s'enquérir de la nature du paiement.

#### 4 — LE PIQUE-NIQUE (I)

C'est ainsi qu'est parti Clypeum. Rien ne le retenait chez lui : il n'y avait rien dans son réfrigérateur qui risquât de s'abîmer, il n'avait pas de téléphone, il était sûr d'avoir fermé la cuisinière à gaz. Sans penser à emporter un pantalon de rechange ou une écharpe de laine, Clypeum traversa la ville en poussant la brouette. Nul ne fit attention à cet étrange attelage qui passait parmi les ombres. Il n'y eut pas d'acclamation. Certains citoyens récuraient des casseroles que les militaires s'approprièrent à refondre ; d'autres tricotaient, parce qu'il fallait des kilts aux joueurs de trompette. Une tâche précise avait été affectée à chacun sans qu'on explique pourquoi. Cela dit, il y avait quand même les bornes rouges, et puis la radio qui ne parlait que de l'ennemi qui paraît-il avait menacé de « toutes sortes de choses horribles ». Clypeum avançait d'un pas rapide, comme prégnant d'une mission connue de lui seul. Une fois

établi au pied d'une éolienne, il eut faim. Partout autour, les terres étaient en jachère, frustrées de leurs cultivateurs que l'homme au chapeau brunâtre avait appelé à combattre au loin dans la brigadé des Procules. Il n'y avait rien à manger, pas le moindre radis. Sur la brouette une étiquette expliquait que seuls les ennemis devaient toucher aux carottes. Clypeum ignorait si elles étaient empoisonnées ou si cette règle pouvait être imputée à la pauvreté de son pays : il n'était pas toujours donné de lutter contre l'ennemi tout en sustentant les troupes comme cela se doit. Lorsque la nuit étendit ses ailes, entraînant le ciel à s'éclipser, Clypeum finit par s'endormir sans avoir mangé. Il rêva beaucoup : réflexion faite, il n'avait peut-être pas éteint la cuisinière à gaz. N'était-il pas parti le jour du pot-au-feu ?

#### 5 — LE PIQUE-NIQUE (II)

Le lendemain, un lapin le réveilla en lui rongéant le gros orteil. « Êtes-vous des nôtres ? », demanda Clypeum, à moitié endormi. Le lapin, dont les yeux rouges le fixaient, ne répondit rien, il se pinça le nez. Clypeum se souvint de la consigne, choisit une carotte bien orange et la lui tendit. Le lapin l'avalà puis se pelotonna sur les genoux de Clypeum. Ils se sont rendormis, l'un de fatigue, l'autre d'un ventre comblé. Lorsque Clypeum s'est réveillé au moment où le soleil se levait, le lapin bondissait par-ci par-là, ses longues oreilles flottant au vent. Il ne semblait point malade, au contraire. Clypeum, assis en chien de fusil au pied de l'éolienne, a contemplé le lapin, lequel lui a rapporté un

caillou trouvé sur son chemin du retour. Clypeum a été incapable de manger le caillou ; le lapin est donc revenu avec quelques feuilles de pissenlit qu'il a mangées sans enthousiasme. Les jours suivants, le lapin s'aventurait parfois assez loin, mais revenait toujours vers Clypeum qui, le soir, lui donnait une carotte bien orange. Loin d'être affaibli par les carottes, le lapin semblait en pleine forme, même s'il boitillait, même si ses yeux rouges changeaient légèrement de couleur. Quelques jours plus tard, c'était le bavardage d'un écureuil qui a tiré Clypeum de son sommeil profond. «Êtes-vous des nôtres ? », lui a-t-il demandé. L'écureuil roux et ronchon, dont la queue en panache s'agitait comme pour désigner la brouette, n'a répondu que par un cri sourd. Clypeum lui a tendu une carotte. L'écureuil l'a attrapée dans ses pattes avec difficulté, puis l'a emportée. Il s'est arrêté à quelques mètres, puis a croqué dans la carotte comme s'il s'agissait d'un tronc d'arbre. Entre-temps, le lapin est revenu de l'une de ses promenades et l'a fixé du regard. Le lapin a essayé en vain de se dresser sur ses pattes arrières, puis, contemplant l'écureuil manger une carotte d'une manière si étrange, il s'est soudain assis au pied de l'éolienne, en face de Clypeum à qui il commençait à ressembler.

## 6 — LE PIQUE-NIQUE (III)

Après une bonne semaine de jeûne, il s'est présenté un homme. Un homme maigrichon. Un homme maigrichon portant un tromblon. Dans le canon évasé de son arme il y avait une grosse pomme verte. À part ça, il poussait lui

aussi une brouette, remplie non de carottes mais, bien entendu, de pommes.

— Cher monsieur, je n'ai que ces pommes à manger. Je suis soldat, comme vous, j'erre dans cette contrée depuis plusieurs semaines. Peut-être depuis plus longtemps. J'ai faim. Vous serez bien aimable de me céder quelques-unes de vos carottes.

— Êtes-vous des nôtres ? a demandé Clypeum.

— Oui, je suis des vôtres. Clypeum, sans réfléchir, lui a tendu une carotte. L'homme maigrichon l'a avalée, presque sans mâcher, puis a demandé à Clypeum :

— Êtes-vous des nôtres ?

— Oui.

L'homme lui a tendu une pomme. Sans réfléchir, Clypeum l'a remercié. Le pantalon rêche et les dents jaunies de l'homme maigrichon ne faisaient pas peur au lapin et à l'écureuil. Le lendemain, l'homme maigrichon a mangé encore cinq ou six carottes. Il a proposé des pommes à Clypeum qui a fini par y goûter. Il s'est soudain senti beaucoup mieux. N'ayant mangé que des feuilles de pissenlit depuis sept ou huit jours, les pommes, jureuses, valaient des côtelettes d'agneau. Repu, il s'est mis debout et a discuté un moment avec le lapin qui semblait déçu. Le matin, l'homme maigrichon astiquait son tromblon ; l'après-midi, il a tiré sur des oiseaux sans réussir à en tuer un seul ; le soir, il a proposé à Clypeum de regagner la ville et de reprendre la vie : « Après tout, j'ignore pourquoi nous sommes là. »

## 7 — LE RETOUR

Quelques jours plus tard, repu, l'homme maigrichon est reparti tout seul pour la ville, laissant à Clypeum ce qui restait de sa brouette remplie de pommes. Le 19 mars, Clypeum est reparti à son tour. L'écreuil est monté sur la brouette de carottes ; le lapin a suivi Clypeum jusqu'à la tombée de la nuit. Lorsque Clypeum descendait la colline et passait par le marais pour arriver enfin dans la rue principale de la ville, il ne savait pas depuis combien de temps il était parti. Il n'y avait personne dans la rue ; les magasins étaient fermés ; la chaussée semblait tiède sous ses pieds ; il y avait des rhododendrons dans les mangeoires, mais aucun chien ; les quelques visages étaient à peine reconnaissables : comme si l'on se trouvait devant les enfants de ceux qu'on avait connus. Clypeum, se souvenant de ce que l'homme au chapeau brunâtre lui avait dit, s'est dirigé vers le Palais des Dogues. En pénétrant dans le hall, il a avancé entre des peintures murales représentant des corbeilles de figues et des soldats munis d'arquebuses, sous des chérubins étiolés, sous un plafond où étaient représentées la Grande Cuillère et les Assiettes Ancestrales. L'homme au chapeau brunâtre l'y attendait. Cela l'a surpris. C'était le même homme à un détail près : un chapeau melon écrasé avait été substitué au chapeau brunâtre. Il ne reconnaissait point Clypeum, il n'a fait allusion à rien. « Qui voulez-vous voir, monsieur ? » Clypeum, qui n'ignorait pas à qui il avait affaire, s'est tâté le menton. « Je voudrais parler avec le maître des lieux. » L'homme au chapeau melon a le frisson. « Vous

voulez dire, sans doute, le Souverain des Espaces. Son bureau est au quatrième étage, au fond de la Galerie des Places. Montez l'escalier, tournez à gauche, suivez les grandes fleurs voyantes des chrysanthèmes pourpres. »

## 8 — L'ANTRE

Clypeum monte l'escalier, les bras ballants. Sa main effleure un chien trapu, ornement de la balustrade. Il se sait au quatrième étage lorsqu'une borne rosâtre, attachée à un petit pilier façonné, annonce : « Monsieur Fanes, vous êtes à l'étage du bureau du Souverain des Espaces. Bon courage ! » Il emprunte le couloir de gauche qui le conduit jusqu'à la Galerie des Places. De chaque côté de la galerie, dans des compartiments vitrés, des riverains payés à la journée interprètent les gestes de célèbres généraux de la Guerre de Sélection. Clypeum passe outre et arrive enfin devant une grande porte. L'homme maigrichon, qui avait mangé les carottes et qui lui avait donné des pommes, lui ouvre la porte.

— Asseyez-vous.

*Pause.*

— Merci pour les carottes. Sans vous, je serais mort. À présent, j'ai hérité de cette ville. Je veux que vous me secondiez dans cette entreprise. Les autres seront bientôt de retour.

— Quels autres ?

*Pause.*

— C'est bien un homme au chapeau brunâtre qui vous avait dit de partir, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Cet homme voulait être seul.

*Pause.*

— Je ne comprends pas.

*Pause.*

— Il a raconté à tous qu'on allait à la guerre. On l'a cru. Mais moi, je suis revenu plus tôt que prévu. L'homme au chapeau brunâtre mourait de faim, car le dernier riverain était parti avec la dernière brouette d'abricots pour les champs de l'Ouest. L'homme au chapeau brunâtre n'avait rien à manger. Je lui ai donné mes pommes et il est devenu mon secrétaire.

— Je ne comprends pas.

— Cet homme voulait être seul et il était prêt à tout pour y parvenir.

— Et les carottes ?

— Vous auriez pu les manger.

— Et vos pommes ?

— J'aurais pu les manger.

— Que va-t-il se passer ?

— La ville est à nous et l'homme au chapeau brunâtre porte à présent un chapeau melon. Tout est pour le mieux.

# HARUKI

*de*

CÉCILIA COLOMBO

C'est vendredi, la soirée est très douce. À l'écart des artères principales traversées par quelques taxis, les vieilles rues de Kyoto semblent émerger d'une journée trop chaude pour avoir vécu. Les fleurs dans les bacs à l'entrée des maisons dégagent leurs parfums frais, le vent, les étoiles à peine visibles, les graviers blancs des jardins, la lumière des voisins, tout commence à peine à exister. Le quartier est calme, troublé seulement par les clochettes au cou des chats et l'envol averti des oiseaux nocturnes. Des parfums de cuisine s'égaillent çà et là, par les fenêtres encore ouvertes. Les sons de la ville et des pachinkos, les pépiements des feux de signalisation n'arrivent pas jusqu'ici, seuls les distributeurs de boisons, de piles et de cigarettes ronronnent doucement. Tandis que la ville commence à respirer, dans le quartier nord-ouest, au centre d'une maison entre deux jardins, Haruki cherche son souffle.

MONSIEUR TOUSSAINT  
LOUVERTURE



— Est-ce qu'on peut cacher le soleil avec une couscoussière géante ?  
— Euh... non, je ne crois pas ?  
— Hé bien, avec la vérité, c'est pareil.

16 EUROS TTC MERCI  
9 782952 208161

*Tu dis ça parce que tu m'aimes*

Julien Campredon, Mathias Gosselin, Ibis Sépulvéda, Valéry Meynadier,  
Georges-Olivier Châteaurenaud, Christian Zorka, Thierry Acoot-Mirande,  
Pascal Dietrich, Cécilia Colombo, Renny Sparks, Frédéric Legros, Xavier  
Gélard, Andrés Cores et Pierre Cami.